



L'HISTOIRE DU GÉANT TIMIDE (Fúsi)

De Dagur Kári

Avec Gunnar Jónsson, Ilmur Kristjánsdóttir, Sigurjón Kjartansson, ...
Islande/Danemark – 24 février 2016 – 1h34

★ Prix d'interprétation masculine - Festival de Marrakech 2015

Jeudi 12 mai 2016 18h30
Dimanche 15 mai 2016 19h00
Lundi 16 mai 2016 14h00
Mardi 17 mai 2016 20h00

Dagur Kári, réalisateur



Dagur Kári est musicien, écrivain et réalisateur. Il est né en France en 1973. Élevé en Islande, il a étudié la réalisation au Danemark de 1995 à 1999.

Il a joué dans le groupe Slowblow, qui a écrit la musique de son premier film « Núi Albinói », réalisé en 2003.

Aujourd'hui, il occupe le poste de Directeur des Programmes à l'Ecole Nationale du Cinéma au Danemark.

Filmographie

1999 *Old Spice* (court-métrage)

1999 *Lost Week-End* (court-métrage)

2003 *Núi Albinói*

2005 *Dark Horse*

2009 *The Good Heart*

2015 *L'histoire du géant timide*



L'ouverture à la vie d'un homme qui croyait que le monde n'était pas fait pour lui.

L'avis de aVoir-aLire.com : Chaque matin, Fusi se rend l'aéroport. Mais il n'a jamais pris l'avion, il n'a même jamais envisagé cette possibilité. Il est manutentionnaire au service des bagages et n'espère rien d'autre de la vie. Il n'a qu'un seul ami qu'il retrouve parfois le soir pour faire revivre avec lui la bataille d'El Alamein. Son seul trésor : une collection de soldats et de chars, qu'il entretient avec soin. Son seul lien avec l'extérieur : l'animateur de radio avec qui il a pris l'habitude de discuter musique et grâce à qui il peut écouter son morceau préféré de heavy metal face à la mer. Les enfants de son immeuble, sensibles à sa douceur, recherchent sa compagnie mais quand on est différents physiquement et dans son comportement, on est vite soupçonné de tous les maux. Aussi, les parents mettront vite un terme à cette amitié jugée immorale. Et puis un jour, pour son anniversaire, son beau-père qui souhaiterait le voir ailleurs, lui offre des cours de danse country. Il s'y rend mais n'ose pas entrer dans la salle. De l'intérieur de sa voiture, il regarde les autres danser. Ce soir-là, une tempête de neige fait rage et pousse une jeune femme à lui demander de la raccompagner. Il parle peu et son aspect hors norme la rend méfiante. Ils se reverront. Il découvrira qu'elle non plus, d'une autre manière, n'est pas épargnée par la vie. Alors, pour elle, il se surpassera. Sous son aile généreuse, il peut enfin prendre soin de quelqu'un. Avec une tendresse et une patience incommensurables, il fera tout pour lui rendre la vie plus douce. Il se découvre enfin une raison de vivre. Sa vie peut enfin décoller. Pour son quatrième long-métrage le réalisateur Dagur Kari nous plonge à nouveau dans son univers favori : celui des personnages en marge de la société (c'était déjà le cas de son film de fin d'études, *Lost Week-end* en 2000, moyen métrage de 40 minutes, puis de son premier long-métrage en 2003, *Noi Albinoi* qui reçut 18 prix internationaux).

De manière discrète et tendre, il nous livre le portrait d'un colosse solitaire, qui, parce qu'il est différent, ne parvient pas à être en phase avec les autres. Il est resté authentique, totalement dénué de cruauté ou de calculs de quelque sorte. Il ne comprend rien à la méchanceté. Quand ses collègues le maltraitent, il ne se plaint pas. Au contraire, il minimise leur fourberie auprès de son chef de service. C'est une ode à l'être humain dans ce qu'il peut avoir de plus beau quand il ne décide pas de nous montrer le pire de lui-même. Bien loin du cinéma qui nous promet apocalypses et catastrophes en tous genres, celui-ci nous parle d'un monde où la sincérité a remplacé le cynisme, où la douceur et la bonté tentent de s'affirmer dans un monde qui en a bien souvent perdu la définition. Bien sûr, quelques esprits trop cartésiens n'y verront qu'une fable trop bienveillante. Il n'empêche que l'on ne peut que se réjouir de ce film plein de générosité et d'espoir. Il semblerait que Gunnar Jonsson (que l'on décrit comme beaucoup plus expansif que son personnage et que l'on a pu admirer dans l'autre film islandais du moment *Béliers*) n'ait pas aimé d'emblée le scénario et qu'il lui ait fallu plusieurs lectures pour s'imprégner de son personnage et pour donner son accord. Il aurait vraiment été dommage que cette œuvre bouleversante, qui a été sélectionnée au Festival International de Berlin en 2015 et qui a reçu l'Atlas d'or au Festival International d'Arras en novembre dernier, ne voie pas le jour. A ne pas manquer. On en ressort réconcilié avec le genre humain.

Interview du réalisateur

Qu'est-ce qui vous a donné envie de devenir réalisateur ?

J'allais au cinéma avec mes parents, j'ai toujours aimé ça. En 1989, je me suis rendu au festival de Reykjavik et là, d'un coup, je me suis débrouillé pour voir quatre-cinq films par jour. « Down by Law » de Jim Jarmush, « Les Ailes du désir » de Wim Wenders et « La Fille aux allumettes » d'Aki Kaurismäki sont restés gravés dans ma mémoire. C'est là que, pour la première fois, le cinéma m'est apparu comme un chemin possible, car il rassemblait tout ce qui m'intéressait : la musique (je jouais dans des groupes de rock), l'écriture (je m'y essayais) et l'image (j'avais eu ma phase photographe). Le cinéma a été une révélation, moi qui ne savais pas très bien de quoi serait fait mon avenir. A partir de là, j'ai commencé à aller au cinéma de façon obsessionnelle. Entre seize et vingt ans, on est une éponge, on absorbe tout, on s'imbibait de tout. Ensuite, je suis entré dans une école de cinéma sans oser imaginer qu'un jour je pourrais faire un film. Mais mon film d'études « Lost Week end » a été très bien reçu, il a fait le tour des festivals et a gagné plein de prix.

Et ainsi vous avez pu financer « Núi Albinói » ?

Exactement. Les idées, les scènes, les situations de « Núi Albinói » étaient en moi depuis l'âge de seize ans donc je l'ai écrit assez vite. Le héros, Núi, m'habitait depuis longtemps, c'est un peu mon alter ego, en opposé. Il est le contraire de celui que j'étais à cet âge. Il y avait des tas de choses que je rêvais de faire, mais je manquais de courage, alors je prêtais certaines de mes idées à Núi. Et petit à petit, j'ai accumulé des situations, des anecdotes liées à ce personnage que j'ai utilisées pour écrire le scénario. C'est un film très personnel qui témoigne de ce que j'avais en tête à cette époque de ma vie où je cherchais à comprendre qui j'étais. C'est un film qui décrit ce que c'est que grandir en se sentant isolé de tout, c'est pourquoi Núi vit au milieu de nulle part. J'aime étudier les gens, décrire les sentiments et les émotions qui les constituent.

Comment est né « L'histoire du géant timide » ?

Pour ce film, je suis parti de Gunnar. Je l'avais vu à la télévision dans une émission satirique où il tenait un petit rôle et je suis tombé sous son charme. Je le trouvais génial, avec une présence absolument unique. Il a un talent fou, un jeu incroyablement naturel. Alors, au lieu de cette fonction de faire valoir qu'il occupait dans ce show télé, je l'ai imaginé seul, dans le rôle principal d'un film qui aurait un peu de gravité. Entre temps j'avais fait des films au Danemark et à New York. Après « The Good Heart » je n'étais plus sûr du tout d'avoir envie de continuer à faire des films. Et puis un jour, je me suis retrouvé à Keflavik en train d'attendre un avion. J'ai vu ces petites voitures sillonner la piste entre les avions et j'ai eu cette image de Gunnar au volant d'une de ces voitures. Cela s'est imposé à moi et c'est devenu la métaphore centrale du film : l'histoire d'un adulte qui n'a pas coupé le cordon ombilical qui le relie au monde de son enfance. C'est là, en attendant mon avion, que j'ai imaginé l'histoire. Puis l'intrigue s'est enrichie, parce que là-dessus, sur la trame de départ, j'ajoute toujours ce à quoi j'ai pu penser ou réfléchir ou fantasmer depuis des années.



Vous auriez pu suivre une narration de comédie romantique mais vous avez choisi de coller à la réalité. Pourquoi ?

Généralement, une fois que l'intrigue « un garçon rencontre une fille » est posée, l'histoire se déroule comme une pelote de laine. Cela devient vite prévisible. J'ai intentionnellement essayé de donner un tour intéressant à l'histoire et de tordre le cou au cliché. Il me semblait aussi que le personnage de Fúsi méritait une fin différente. Je voulais que la fin soit à la fois insignifiante et dévastatrice. Nous réalisons que ce qui nous apparaît comme une action banale est pour Fúsi un pas de géant.

Prochaines séances :

Semaine du 19 au 24 mai

Mandarines,

de Zaza Urushadze

La Chevauchée des bannis,

de André de Toth

Court-métrage :

NASHORM IM GALOPP, d'Éric Schmitt & Stephan Müller - Fiction - 15'

Bruno erre dans les rues de Berlin, la tête pleine d'interrogations, à la recherche de ce qui se cache derrière les innombrables façades et édifices. Il cherche à saisir l'âme de la ville, ce petit quelque chose que les autres ne remarqueront peut-être jamais. Au moment où il s'y attendait le moins, il rencontre une alliée.

Carte d'adhésion valable de septembre 2015 à août 2016

Adhérer, c'est soutenir l'association

Tarif réduit 9€ * Plein tarif 18€

* Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :

Emboîné 6€ Normales 6,50€

(hors week-ends et jours fériés)